

TIMOTHY SCHAFFERT

Le cercle littéraire des rescapés du Titanic



NA
MI



C'est sa passion pour les livres interdits qui a sauvé la vie de Yorick. Alors qu'il était censé embarquer sur le *Titanic* en qualité de bibliothécaire, il a été mis à pied peu avant le départ pour avoir glissé dans sa sélection des ouvrages censurés. Rongé par la culpabilité, il a du mal à reprendre sa vie... jusqu'au jour où il reçoit une invitation à rejoindre un club de survivants un peu particulier : tous ont failli prendre la mer en ce jour d'avril 1912, mais sont finalement restés à quai.

Hantés par leur chance, ils décident de se réunir au sein d'un cercle littéraire pour apaiser ensemble leurs tourments. *Le Portrait de Dorian Grey*, *Les Liaisons dangereuses*... ces livres que Yorick aime tant sont une distraction bienvenue. Mais alors que tous pensent qu'ils ne connaîtront pas de plus grande tragédie, l'ombre de la Première Guerre mondiale plane sur leurs destins...

Parsemé de références à la littérature, un roman poétique porté par des personnages touchants et finement construits.

.....

Timothy Schaffert est professeur d'anglais et directeur d'ateliers d'écriture à l'université de Nebraska-Lincoln. Il est également l'auteur de plusieurs romans best-sellers qui ont été recommandés par Barnes & Noble, Indie Next et le *New York Times*.

Traduit de l'anglais par Jacqueline Odin

ISBN : 978-2-493816-97-9

20,90 euros

Prix TTC France



9 782493 816979

Rayon : Littérature étrangère
Design : © Flamidon





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LE CERCLE LITTÉRAIRE
DES RESCAPÉS
DU TITANIC

Titre original : *The Titanic Survivors Book Club*
Copyright © Timothy Schaffert, 2024
Première publication en anglais par Doubleday, New York.
Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Jacqueline Odin

Pour la traduction française :
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-97-9
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Timothy Schaffert

LE CERCLE LITTÉRAIRE
DES RESCAPÉS
DU TITANIC

Roman

Traduit de l'anglais par Jacqueline Odin

**NA
MI**

À Rodney

PREMIÈRE PARTIE

JE TROUVAI MON NOM, de façon répétée, sur les listes des morts. Alors même que les semaines s'écoulaient et que les comptes-rendus étaient corrigés, mon nom ne bougea pas.

L'identité de ceux qui avaient péri, et de ceux qui en avaient réchappé, commença à être publiée quelques jours seulement après le naufrage. Et durant des jours après cela, tandis que les informations évoluaient, un nom pouvait passer d'une liste à l'autre. Des gens annoncés comme vivants mouraient, des gens annoncés comme morts vivaient.

Mais mon décès persista. Je n'écrivis à personne à ce sujet. Je n'exigeai pas de rectification. J'attendis seulement. Aux heures sombres, je me demandais : *Et s'ils avaient raison ?*

Ceci devint une habitude nocturne, dans un pub voisin : je prenais mon gin avec un jet de siphon d'eau de Seltz, le cocktail le plus vivifiant auquel je puisse penser, ensuite je lorgnais l'édition du soir, afin de prendre mon pouls.

Puis un soir, au bout de plusieurs semaines, mon nom ne fut nulle part. Je continuai à vérifier les comptes-rendus par la suite, pour voir si j'apparaîtrais un jour ou l'autre sur les

listes de survivants. Mais je n'y figurai jamais. Je cessai simplement d'être.

Néanmoins je sais que, pendant tout le temps où mon nom demeura dans les journaux du monde entier, les gens me remarquèrent. Bien que je sois partout inconnu, mon nom est aussi célèbre que rare. Et je sais exactement ce que les gens pensaient quand ils le voyaient. Ils le murmuraient même peut-être, le faisaient rouler sur leur langue. L'interprétaient.

« Hélas ! pauvre Yorick ! »

Mon père se prenait pour un acteur shakespearien, malgré le fait qu'il était seulement un vaudevilliste du centre de l'Amérique lorsqu'il me nomma. Mon père ne s'occupait que de ses personnages. Mais Yorick n'était même pas cela, il n'était qu'un accessoire, un crâne que tenait Hamlet. « Hélas ! pauvre Yorick ! » dit Hamlet dans le cimetière, en plongeant son regard dans les orbites vides d'un bouffon mort.

« Tu vivras éternellement sur la scène », me dit un jour mon père quand j'étais petit garçon, comme je me plaignais du nom qu'il m'avait donné. « Tu feras don de ton squelette au théâtre. Chaque fois qu'ils joueront *Hamlet* ensuite, ils tiendront ta tête bien haut, sous les feux de la rampe. »

Plus d'un an après avoir été déclaré mort, je reçus une invitation : « Au survivant du Titanic », disait-elle, avec uniquement une heure et un lieu, rien d'autre.

L'invitation arriva sous la forme d'un message à l'intérieur d'une bouteille. Et le message avait l'aspect d'un petit bateau en papier, comme ceux que garçons et filles fabriquent en pliant une page de journal et qu'ils font voguer dans une fontaine. Je voyais bien à la nature singulière du mot que ceci

n'avait rien d'officiel. Je n'étais pas convoqué dans un bureau d'assurances ou appelé à témoigner.

J'avais maintenu la porte d'entrée de la librairie ouverte avec un gros atlas médical d'anatomie humaine, et la bouteille était là, droite dans l'embrasure. Je l'entendis avant de la voir, une brise qui sifflait en travers du col du récipient.

Ma boutique était pleine de livres commençant ainsi, d'histoires d'amour non partagé, de mensonges, de vengeance, d'erreur d'identité, de secrets et d'aveux et de regrets révélés dans des lettres envoyées, interceptées, dérobées, perdues, brûlées. Ou peut-être que j'interprétais déjà ce message avant d'avoir pu en découvrir une ligne. Je voulais être secouru par ce bateau en papier.

J'avais acheté ma librairie sur un coup de tête, pratiquement, avec un héritage qu'il m'aurait mieux valu placer dans une banque. Et au cours des mois passés depuis l'acquisition du lieu, j'avais trouvé le moyen d'ajouter beaucoup plus de livres à ses rayons que je n'en avais vendu. Chaque fois que le silence régnait, ce qui était le cas la plupart du temps, je jurais entendre les insectes faire fonctionner leurs mâchoires, dévorer les livres de l'intérieur, manger chacun de mes mots.

Après avoir ramassé la bouteille, je me rendis au fond du magasin, à mon établi constitué par la caisse d'un vieux piano droit. Sous le couvercle, là où se trouvaient jadis les marteaux et les chevilles, je rangeais mes outils et mes fournitures. J'avais installé un étroit plateau de table par-dessus les touches en ivoire ébréché. Je m'assis sur la banquette de piano, dos à la boutique.

Je tentai de pêcher le message par le goulot de la bouteille à l'aide d'un poinçon que j'utilisais pour réparer les

dos d'ouvrages abîmés, mais je renonçai vite ; j'enveloppai la bouteille dans un carré de reliure d'étoffe et la frappai avec un maillet. Lorsque j'ouvris le velours bleu foncé, une mer majestueuse s'étendit devant moi, le bateau ballotté par les vagues scintillantes de verre brisé en éclats.

Je tirai sur les voiles du bateau pour déplier le mot.

Soit quelqu'un avait fait erreur en m'invitant, soit on avait jeté un coup d'œil dans mon âme. Parce que j'avais bel et bien survécu au *Titanic*, quoiqu'ayant eu les deux pieds sur la terre ferme lorsque le navire avait coulé. Et cette survie avait changé la direction entière de ma vie. En n'embarquant pas sur le navire comme prévu, j'avais introduit un retournement de situation dans ma propre intrigue.

Vous êtes vous-même un survivant du *Titanic*, pourriez-vous dire, parce que vous n'avez pas embarqué dessus non plus. Vous direz que nous sommes tous des survivants de tragédies, si vous le considérez de la façon dont je le considère – et il y a une vérité là-dedans, je crois. Lorsque vous entendez parler d'une voisine décédée après avoir trébuché dans un escalier, vous regardez votre propre escalier avec méfiance. Chaque marche gravie est une mort évitée. Un train déraile, une fille est empoisonnée par une huître avariée, un voyou tranche la gorge d'un homme dans une allée sombre. Dans chacun de ces cas, ce n'est pas vous. Vous vivez une autre journée. Votre journal quotidien est rempli de nouvelles de votre propre survie.

JE N'AVAIS QUE 26 ANS et je paraissais plus jeune encore, mais le *Titanic* n'était pas la première fois que j'échappais à la mort. Même ma naissance faillit m'envoyer au tombeau, lorsque le cordon ombilical me reliant à ma mère forma un nœud coulant autour de mon cou. Mes premiers cris avaient été un râle désespéré, me répétait souvent mon père avec une certaine irritation. Lui, acteur, avait une voix tonitruante. Il me mit sur scène dès que je sus marcher, et ma voix devint encore plus faible quand des gens m'écoutèrent. « D'une manière ou d'une autre, tu sembles encore plus invisible avec les feux des projecteurs braqués sur toi », dit-il.

Mais mon invisibilité me donne parfois du courage. Lorsque j'ai l'impression de trop attirer les regards pour quitter mon magasin, j'essaie de me rappeler que l'on ne me remarque jamais, malgré mes boucles désordonnées que je peigne et coupe rarement. Et j'ai les yeux les plus tristes qui soient, me dit un jour un bel homme. Il me le chuchota à l'oreille : « Je voyais votre tristesse depuis l'autre côté de la pièce. »

J'étais rempli d'inquiétude. J'étais certain de ne pas avoir ma place, quoi que mon invitation dise. Mais je voulais tant être parmi eux. *Je vends des histoires pour gagner ma vie, alors je m'en inventerai peut-être une*, pensai-je. *Je connais assez de faits, à coup sûr*. J'aurais pu être sur la chaloupe n° 15, pour ce qu'ils en savaient ; je pouvais facilement me perdre dans cette boîte de sardines, avec une soixantaine de passagers entassés, la surchargeant, l'embarcation si enfoncée dans l'eau que la mer léchait la chevelure d'une dame quand elle inclinait la tête vers le bord.

Le rendez-vous était dans une heure, et le bar de l'hôtel était à une heure de marche tranquille de ma librairie. Je m'appuyais sur ma canne, mais les broches dans les os de ma jambe agissaient comme des éclairs, captant toute l'électricité de ma nature nerveuse, provoquant un petit grésillement de douleur à chacun de mes pas.

Je concoctai mon histoire tandis que je suivais l'avenue de l'Opéra. Je devins un personnage qui me ressemblait beaucoup, un libraire spécialisé dans les ouvrages anciens, mais qui avait été engagé pour escorter une édition ornée de bijoux des *Rubaiyat* d'Omar Khayyam, ce bien-aimé livre de poésie persane, jusqu'à New York. Je raconterais aux survivants que j'avais été recruté pour veiller dessus, et pour me disputer avec les agents à propos des tarifs douaniers.

Le livre lui-même n'était pas un mensonge – j'avais lu un article à son sujet dans une lettre d'information pour libraires. Cet exemplaire particulier était selon certains un objet voyant ; il était rare, non pas ancien, extravagant et tarabiscoté, relié en maroquin, les paons sur la couverture se pavanant avec leurs ailes brodées de fils d'or, la reliure incrustée de topazes

et de rubis, d'améthystes et d'émeraudes. Un relieur avait été invité à se faire plaisir, et un Américain avait acheté cette folie à une société de ventes aux enchères londonienne. Je raconterais aux survivants du *Titanic* que j'avais porté le livre dans mes bras du navire au rivage.

Mais en vérité, je n'avais pas été là pour le sauver. Personne ne l'avait été. Au dire de tous, il avait sombré dans l'océan.

J'étais fasciné par l'idée du livre se délitant dans l'eau, les poissons le découplant fil par fil. Même si je pouvais réparer une reliure dans ma librairie de temps en temps, je n'avais jamais vraiment l'intention de la restaurer. J'aimais lire la désagrégation d'un livre. Je cherchais plutôt à prolonger le magnifique déclin d'un ouvrage détérioré, à le garder entier assez longtemps pour qu'il tombe en morceaux avec élégance. J'aimais caresser de la main les plats gauchis, suivre le décor à dentelle abîmé, toucher la toile effilochée. J'affectionnais la ternissure de la feuille d'or, le jaunissement de l'ivoire et de l'os. Dans mon magasin, il y avait une vieille bible bon marché reliée de veau, rapiécée avec du chevreau et de l'agneau de couleurs différentes, comme une veste bigarrée.

Tandis que je tournais à l'angle, ma destination en vue, la douleur revint dans ma jambe, aiguë. *Je devrais l'écouter et ne pas aller plus loin*, pensai-je. Mais je continuai.

AL'HÔTEL, un serveur me tendit un petit ballon de cognac et me conduisit jusqu'à une salle de billard dans le fond. J'étais arrivé en avance, mais les autres étaient arrivés plus en avance encore. Même s'ils levèrent tous les yeux lorsque j'entrai, ils s'empressèrent de les baisser à nouveau. Nul ne croisait le regard d'autrui, nul ne parlait, nul ne chuchotait, chacun d'eux assis autour d'une longue table en acajou. Ils tripotaient leurs boutons de manchettes ou faisaient tourner les bagues à leurs doigts.

Nous fûmes onze une fois que j'eus pris place. Je m'attendais à des femmes uniquement – « les femmes et les enfants d'abord », cette vieille rengaine –, mais il y avait presque autant d'hommes parmi nous. Et je m'attendais à ce que ces femmes soient riches – l'histoire du *Titanic* a de nombreuses moralités et voici la principale : « survie des plus aptes ». Les plus aptes, en l'occurrence, étant les passagers de première classe. Nous n'avions assurément pas besoin du *Titanic* pour nous enseigner cela.

Je jurai entendre les regards furtifs de quelqu'un tomber dans le cognac – ploc, floc. Mais non, une vieille dame

plongeait des morceaux de sucre dans sa boisson. Puis elle se mit à remuer, remuer, remuer avec la pince. Nous nous félicitions du vacarme atroce, du tintement de l'argent contre le verre, parce qu'il constituait pour nous une excellente diversion : *Ne cessera-t-elle son remuage ?* Je sentais nos cœurs s'unir dans notre détestation de cette femme et du bruit qu'elle faisait.

La salle de billard avait été une chapelle, et nos sièges étaient d'impitoyables bancs d'église taillés au couteau par des moines. Nous bougions, soupirions et retirions des échardes de nos soie et tweed. Lorsque la loi de séparation des Églises et de l'État avait été promulguée en 1905, moins d'une décennie auparavant, la France avait cédé le titre de propriété de ce monastère, l'un des plus anciens de Paris, à un hôtelier s'emparant des biens sacrés. L'hôtelier avait conservé les bancs, les tapisseries, les vitraux et même les courants d'air froids qui gémissaient le long des murs tels des cantiques de plainte, faisant du lieu une pittoresque relique pour touristes. L'hôtel conservait tout excepté les moines, qui avaient été promptement chassés.

J'avais poussé un vieux landau branlant jusqu'à cette chapelle pour y rassembler leurs livres de cantiques au papier d'une légèreté de plume et leurs ouvrages de prières à couvertures de cuir si douces que l'on pouvait dormir avec l'un d'eux glissé sous la tête, l'ensemble acheté pour de la menue monnaie. Depuis, je les évidais à mon établi, afin de les vendre comme jolies petites boîtes à bijoux dans lesquelles mettre vos bagues et boutons de manchettes, ou coffres secrets dans lesquels cacher vos objets précieux sur une étagère. Tant de livres dans mon magasin valaient davantage une fois que j'en avais ôté les entrailles.

Quand nous ne nous fuyions pas du regard, nous observions la décoration au milieu de la table : un modèle réduit de bateau, très probablement le *Titanic* lui-même. Je comptai les chaloupes. Puis je les recomptai.

Enfin, l'homme à côté de la femme aux morceaux de sucre, un Britannique chauve, lui posa la main sur le poignet, arrêtant le remuage, mais le brusque retour du silence nous fit regretter le cliquetis de la pince. L'homme se chargea de parler en premier.

— J'ai l'impression que nous attendons un inspecteur de police, dit-il. Nous avons été réunis, comme dans les derniers chapitres des histoires d'affaires criminelles de la patronne.

Il pencha la tête, avec un petit tic nerveux, une petite secousse, en direction de la femme. La patronne elle-même, supputai-je. Mme Morceaux-de-sucre.

— Qui a dit quelque chose sur des affaires criminelles ? lança une voix, aiguë, venant d'un homme au bout de la table.

— Moi, bien sûr, répondit M. Morceaux-de-sucre. Vous m'avez entendu à l'instant.

— Personne n'a dit quoi que ce soit sur une affaire criminelle, rétorqua l'autre. Je ne resterai pas ici à écouter parler de ça.

Pourtant il resta.

Je me demandai si je mentirais, après réflexion. Si nous nous présentions tour à tour, avouerais-je que je ne m'étais pas approché de cet iceberg ? N'importe quel groupe de survivants du *Titanic* avait absolument le droit d'être dégoûté par des individus de mon acabit. Le navire avait à peine eu le temps d'atteindre le fond de l'océan que les imposteurs affluaient comme des rats. N'importe qui

pouvait se voiler dans des vêtements de deuil pour recueillir l'aumône.

Je ne supportais pas de les tromper, mais je ne supportais pas non plus de les offenser. Je ne pourrais jamais connaître la peur qu'ils avaient connue, non seulement lorsque le navire avait sombré mais tandis qu'ils dérivaien dans leurs chaloupes, attendant leur perte. Le néant était partout. Une fois que vous avez vu une nuit aussi noire, revoyez-vous jamais la lumière du jour ?

— Tout le monde a-t-il reçu son invitation à l'intérieur d'une bouteille ? demanda une femme.

Elle portait un chapeau en velours noir au bord tombant. Sa robe rouge scintillait et s'assombrissait dans la lumière de la lampe. Cela donnait l'illusion que les merles brodés sur la soie s'envolaient et battaient des ailes, comme si le coup de fusil d'un chasseur venait d'éclater.

— Ou mon invitation était-elle particulièrement théâtrale ?

Elle attacha beaucoup d'importance à ces mots, « particulièrement théâtrale », les *t* résonnant contre son palais, les *l* et les *r* roulant avec lenteur les uns sur les autres.

Je la reconnus : la grande Delphine Blanchet, la tragédienne de la scène de Paris, célèbre pour être morte de cent morts différentes. Au cours des décennies, elle avait expiré sur scène en raison de la tuberculose, de la scarlatine, du choléra, de la variole, de l'arsenic, de la strychnine, de l'antimoine, du désespoir, de la nostalgie, du chagrin.

La France lui avait donné un surnom : « la Pleurnicharde ».

Mais était-ce vraiment Delphine ? J'avais lu ces listes des vivants ou morts de Z à A et de A à Z, les examinant pour

voir si je demeurais perdu en mer. J'aurais remarqué que Delphine avait survécu. Je n'aurais pas eu à regarder bien attentivement. À Paris, elle aurait fait la une, jour après jour. « Vive la Pleurnicharde ! »

Chacun sortit son invitation. Un homme avait même apporté la bouteille mystérieusement intacte, le mot mystérieusement encore à l'intérieur, le bateau mystérieusement non déplié.

L'homme à la voix aiguë s'exprima de nouveau :

— Lequel d'entre vous est responsable de ceci ? Et que voulez-vous de nous ?

M. Morceaux-de-sucre parla ensuite, un compagnon jovial, vraiment, qui n'avait pas conscience des tensions.

— Les histoires d'affaires criminelles de la patronne contiennent parfois des invitations, n'est-ce pas, chérie ? dit-il. Et des lettres et d'autres choses de ce genre. As-tu déjà écrit une histoire où il y avait un message à l'intérieur d'une bouteille ?

Il n'avait donc pas fait allusion à des histoires d'affaires criminelles que la patronne lisait simplement. Il sous-entendait celles qu'elle écrivait. Je compris que c'était la femme sur laquelle j'avais lu des articles. Elle écrivait des romans policiers sous le nom de plume de Penelope Quinn. Elle avait réservé une place à bord du *Titanic* pour aller voir son éditeur à New York, mais l'éditeur, pingre, lui avait sauvé la vie en insistant pour qu'elle effectue une traversée moins coûteuse.

L'anecdote avait figuré dans tous les journaux. Une femme qui raconte des histoires de mort évite la mort qui la menaçait. Je m'étais demandé si c'était vrai, s'il ne s'agissait pas d'un pur coup publicitaire. Quoi qu'il en soit, tromper le

destin était favorable aux ventes. Je n'avais pas vendu un seul de ses livres personnellement, en revanche la librairie au bout de ma rue avait constaté une hausse. Celle qui se trouvait une rue plus loin aussi. (Et là vous voyez une partie de mon piètre sens des affaires. J'avais acquis une librairie dans un quartier qui en regorgeait. De surcroît, un peu au-delà s'étendait la rangée d'étalages des bouquinistes le long du quai de la Seine.)

Penelope Quinn parla alors, mais elle semblait n'avoir guère écouté.

— On peut ouvrir une enveloppe cachetée sans que personne le sache.

Elle n'articulait pas très bien et ses joues étaient d'un rose proche du rouge sang. Je la soupçonnai de n'avoir pas bu qu'un seul verre de cognac avec des morceaux de sucre.

— Du moins on pouvait, avec certaines cires anciennes. Il suffit de tenir le cachet au-dessus d'une flamme, ensuite on peut le retirer, intact, de manière à le recoller plus tard, après avoir lu la lettre et l'avoir remise dans l'enveloppe. Oui, c'est très simple quand la cire est d'un genre qui s'y prête. Une fois qu'on a chauffé le cachet au-dessus d'une bougie, on peut le retirer avec une moustache de chat.

— Une moustache de chat, murmurèrent les gens, peut-être par politesse.

Je me doutai qu'ils étaient en fait tous désireux de murmurer quelque chose sur un sujet insignifiant.

Alors s'éleva une voix de femme, à la douceur de satin mais teintée d'un léger sarcasme.

— Séparez-vous le chat de la moustache au préalable ? dit-elle.

Zinnia, découvrirais-je ensuite.

Zinnia était une grande femme japonaise avec un accent américain. La faisait paraître encore plus grande sa chevelure, entièrement rassemblée, enroulée et maintenue en hauteur par trois peignes d'ivoire à longues dents. Je l'observai du coin de l'œil afin d'examiner les peignes et me rendis compte qu'ils étaient taillés en forme de bateaux à voile – des bateaux d'ivoire dans un océan de cheveux d'un noir lumineux, comme s'ils avaient été lavés à l'encre de seiche.

C'était avant que la guerre ne commence à raccourcir les longues jupes des dames, avant que les rations de tissu, la commodité et le défi ne fassent remonter les ourlets au-dessus de la cheville et le long du mollet, pour s'arrêter pendant un temps au-dessous du genou. La robe de Zinnia allait en sens inverse : plus longue que la majorité, elle couvrait ses chaussures d'une traîne de mariée, tourbillonnait à ses pieds. Une hermine ornait ses épaules et pourtant, je ne sais comment, l'étole de fourrure neigeuse semblait aussi estivale que cette chaude journée d'août.

Tout le monde à la table regarda l'écrivaine dans l'attente d'une réponse. D'abord Penelope Quinn nous considéra, interrogatrice, et elle finit par déclarer, en toute sincérité :

— Eh bien, je suppose que la tâche serait beaucoup plus aisée si le chat n'était plus relié à la moustache, ne le croyez-vous pas ?

— Je le crois, dit Zinnia, puis elle braqua les yeux sur moi.

Elle sembla m'adresser un clin d'œil et me sourire. Tandis qu'elle buvait une petite gorgée de cognac, je tournai la tête pour voir si elle avait destiné le clin d'œil à quelqu'un derrière moi.

Même s'il n'y avait là personne, j'aperçus à cet instant précis un douzième invité parmi nous. Un canapé faisait face à une énorme cheminée de l'autre côté de la pièce, la pierre grise noircie par une suie vieille de plusieurs siècles. Et il y avait, étendue contre le dossier du canapé, une main. Et sur l'accoudoir du canapé, un pied. Les doigts remuèrent. Le pied tapota le vide. L'homme s'assit alors, quittant sa position allongée, pour atteindre ce pied, pour resserrer le lacet de son brodequin. Ses longs cheveux bruns lui descendaient jusqu'au col et lui retombaient sur le visage. Il se leva du canapé, se présentant fragment par fragment à ma vue.

Il fut un haussement d'épaules, un soulèvement du menton, le rejet d'une mèche de cheveux derrière une oreille. Il fut un bâillement, et un étirement, et un battement de longs cils distingués. « Haze », nous dirait-il plus tard, d'une voix beaucoup plus grave que son joli visage ne l'aurait suggéré.

Il ramassa un verre et s'approcha de nous à une allure tranquille. Il semblait, de manière paradoxale, nerveux et assuré à la fois. Il me vit l'observer, mais il ne se détourna pas lorsque nos yeux se rencontrèrent. Ce coup d'œil qui s'attardait fit palpiter mon cœur. Il portait son regard sur moi, non pas à travers moi, non pas au-delà de moi. En général, si un homme rencontrait mon regard, je me sentais accusé. Pris. Mais Haze paraissait l'accepter comme une invitation. Il avait l'air curieux à mon sujet.

J'étais assis à l'extrémité du banc, il vint donc à côté de moi et heurta ma hanche avec la sienne afin de me pousser. Il heurta aussi le pied de la table, ce qui annonça sa présence tout le long de la rangée, bousculant chacun des cognacs